VARIÉTÉS.

NOS MISSIONNAIRES JUGÉS PAR LES VOYAGEURS.

Les Français, longtemps casaniers et renfermés dans les limites de leur beau pays, se décident enfin à voyager et à explorer des contrées nouvelles. Les études géographiques sont devenues depuis quelques années l'objet de l'attention générale. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, nous avons été devancés par diverses nations européennes. Un remords et la honte peut-être d'être inférieurs à d'autres nous ont enfin poussés aux explorations lointaines. Sur tous les points du monde on rencontre des touristes et des voyageurs qui profitent des facilités offertes par les moyens plus nombreux de locomotion, grâce auxquels les distances se sont rapprochées. Malheureusement ces hardis géographes, chasseurs ou feuilletonistes sont loin, pour la plupart, d'être chrétiens et de donner à leurs voyages le caractère de la foi qui en serait le meilleur mérite. Matérialistes ou naturalistes, légers, hasardés dans leurs appréciations, ils nous donnent des récits qui ne doivent être lus qu'avec critique. On regrette de plus que, traversant le monde en tous sens, ils n'y rencontrent pas Dieu dans ses œuvres.

Quelques-uns cependant font exception à cette règle. Tout en constatant les merveilles des pays parcourus, et tout en poursuivant leurs excursions, ils se détournent parfois pour visiter les missionnaires catholiques, et leur plume rend hommage en passant au zèle incomparable des apôtres modernes.

Il est bon de recueillir ces témoignages. Nous le ferons quand nous en aurons l'occasion. Nous citerons, tout en laissant aux narrateurs la responsabilité de leurs affirmations, si sur quelques points touchant à la science elles manquent d'exactitude, et nous garderons précieusement pour l'honneur de la congrégation la déposition écrite des étrangers qui l'ont vue à l'œuvre dans des pays de missions.

Nous avons déjà cité M. Claudio Jannet, le savant professeur de l'*Institut catholique* de Paris. Citons aujourd'hui deux autres témoins.

M. H. de Lamothe, dans un ouvrage intitulé *Cinq Mois chez les Français d'Amérique*, publié en 1880, fait de larges emprunts aux ouvrages de Mgr TACHÉ, et il nous donne le portrait suivant de l'Archevêque de Saint-Boniface :

« L'Archevêque catholique romain de Saint-Boniface, Mgr TACHÉ, frère du *deputy minister* de l'agriculture et de l'immigration à Ottawa, ne se trouvait point alors à la Rivière-Rouge. Je l'avais vu à Montréal et à Ottawa où il était allé rétablir une santé ébranlée par vingt et quelques années de missions dans la région du Nord-Ouest. A mon sentiment, — et ceci, je le dis en dehors de toute préoccupation religieuse, — ce prélat, dont l'influence s'étend sur toute la population canadienne et métisse française, ainsi que sur une bonne partie des Indiens de son immense diocèse, est un de ces hommes vraiment supérieurs dont la rencontre laisse une impression aussi durable que profonde. Si notre nationalité représentée par douze ou quinze mille métis, hier encore sans cohésion, sans instruction, sans vue d'avenir, parvient à se maintenir entre la rivière Winnipeg et les montagnes Rocheuses, l'histoire dira sans doute un jour dans quelle large mesure l'Archevêque de Saint-Boniface aura

contribué à ce résultat. Ce qu'il a conçu, tenté, opéré pour l'amélioration morale et matérielle du pays au temps où gouvernait la Compagnie de la baie d'Hudson; ce qu'il a dépensé d'énergie, pendant les troubles occasionnés par l'annexion, pour maintenir sur le terrain de la légalité une résistance que des provocations insensées pouvaient d'un moment à l'autre faire dégénérer en lutte ouverte ; tout cela demanderait, pour être exposé fidèlement, plus d'espace que n'en comporte ce livre. Peu d'hommes connaissent aussi complètement que lui l'immense réseau de forêts et de prairies dont se compose son diocèse et ceux de ses deux suffragants, l'Évêque de Saint-Albert sur la Saskatchewan et le Vicaire apostolique du fleuve Mackensie. Le petit opuscule d'une grande simplicité de forme qu'il a publié en 1868, sous le modeste titre d'*Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique*, est très certainement le recueil le plus complet et le plus exact de renseignements hydrographiques, ethnologiques, botaniques, zoologiques, sur cette vaste région, qui ait jamais été publié dans notre langue, et je doute que, parmi les nombreux ouvrages anglais sur le même sujet, il en existe qui lui soient réellement supérieurs. Ajoutons que, dans son ministère, Mgr TACHÉ a pour collaborateurs des hommes d'un zèle et d'un savoir remarquable.

Tels sont, entre autres, Mgr GRANDIN, un Oblat français, aujourd'hui Évêque de Saint-Albert, le P. LACOMBE, auteur de travaux consciencieux sur les idiomes de diverses tribus indiennes, Mgr FARAUD, vicaire apostolique de la Rivière-Mackensie, le P. PETITOT, du même vicariat, l'un des derniers lauréats de la Société de géographie de Paris, etc.

M. le comte Louis de Turenne, lui aussi, a rencontré plusieurs de nos missionnaires sur sa route, et reçu l'hospitalité à leur pauvre foyer sauvage. Nous colligeons, pour en faire un faisceau, les passages perdus çà et là où il a consigné ses observations. L'ouvrage est intitulé : *Quatorze Mois dans l'Amérique du Nord par le comte Louis de Turenne*, et a été publié en 1879.

« Le plus agréable souvenir que j'emportai de ma visite à l'hôpital de Montréal, c'est la rencontre que j'y ai faite d'un Missionnaire arrivé depuis quelques jours du Nord-Ouest et qui, au printemps, ira reprendre sa vie aventureuse au milieu des sauvages de la Rivière-Rouge. Le P. LACOMBE m'a paru un homme d'une énergie rare. Fort aimable, il conte avec une verve intarissable, un esprit merveilleux et en même temps une modestie charmante ses aventures. J'espère que j'aurai la bonne fortune de le trouver quelque part dans le Nord-Ouest l'été prochain. »

En effet, le voyageur retrouva plus tard le P. LACOMBE à Winaipeg. Il s'exprime ainsi :

« 13 août. Dîné à la mission avec les PP. LACOMBE, BAUDIN et ALLARD. Naturellement le repas est des plus frugals, mais il est plein d'entrain et j'apprends une foule de détails intéressants sur les Indiens Crees, Sauteux, Apaches, Sioux, Pieds-Noirs, Assiniboines, etc.

« ..... Le P. LACOMBE, qui a passé vingt-sept ans sur la Saskatchewan, a publié un curieux dictionnaire de la langue des Crees, et il veut bien m'en donner un exemplaire, qui pourra m'être d'un grand secours. Il a publié également un recueil de prières et un catéchisme imprimés dans le même idiome, avec des caractères syllabiques. Ce Missionnaire est un homme des plus remar-

quables d'ailleurs ; il est très aimé des sauvages de cette région du Far-West, et son influence sur eux est très grande. Ils l'ont nommé *Kamigo-Atchakwet* c'est-à-dire *celui qui a l'âme belle ;* c'est le plus glorieux éloge que l'on puisse faire de lui.

« Après le dîner, je vais faire une visite à l'Archevêque, Mgr TACHÉ, le frère du sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'intérieur, que j'ai connu à Ottawa. Mgr TACHÉ a la bonté de m'accueillir de la manière la plus affectueuse et la plus cordiale. Sa Grandeur a été l'organisateur des missions du Nord-Ouest et des confins de l'océan Glacial ; la haute situation qu'il occupe comme premier métropolitain de la paroisse de Saint-Boniface, est un témoignage éclatant des services qu'il a rendus. »

Un peu plus bas : « A la mission où un nouveau Missionnaire, le P. LEDUC, est arrivé venant de la vallée de Saskatchewan, nous retrouvons les PP. LACOMBE et ALLARD; le P. BAUDIN est reparti. Pendant notre absence, la police montée a amené deux prisonniers accusés du meurtre de leur femme. L'un est un Indien Pied-Noir, qui porte le nom peu distingué de *la Mamelle puante*; l'autre est un métis cree. Le P. LACOMBE est le seul qui puisse servir d'interprète au premier devant le jury et je vais avec lui voir ces malheureux.

« Le Pied-Noir a soixante-cinq ans; il avait épousé l'an dernier une toute jeune fille qu'il surprit un jour le trompant. Il ne peut comprendre pourquoi il a été arrêté, considère qu'il n'a fait qu'user de son droit et ne s'imagine pas qu'il soit sous le coup de la loi anglaise. Il me paraît d'ailleurs, juridiquement, être dans le vrai. Il n'y a pas eu de traité conclu entre le Dominion et les Pieds-Noirs, et, en commettant le crime pour lequel il a été arrêté, *la Mamelle puante* n'a fait que suivre les usages de sa race. Il ne nie rien.

« Le métis Cree n'a que vingt ans. Sa femme fut, il y a quatre ans et demi, retrouvée assassinée ; il semble avéré qu'il en est le meurtrier, mais on n'a pas pu découvrir de témoins, et sans doute il sera acquitté.

« En sortant de la prison, le hasard m'amène à parler au P. LACOMBE de la médecine en usage chez les sauvages et des différentes drogues qu'ils emploient. Je lui cite, entre autres choses, un onguent qui m'a paru produire un effet merveilleux ; le Père me dit l'avoir employé lui-même et en avoir constaté l'efficacité d'une façon indiscutable.

« ..... 2 septembre. Nous arrivons à la mission Saint-Laurent, sur le lac Manitoba.

« Je suis porteur d'une lettre du P. LACOMBE pour le P. CAMPER, supérieur de la mission : il nous fait une réception des plus amicales.

« Le P. CAMPER est secondé par le P. MAC-CARTHY et par un frère lai. Les Missionnaires ne sont pas luxueusement établis. Ils habitent une petite maison en bois et en torchis, et ne peuvent nous offrir d'autre abri que la maison d'école qui vient d'être terminée extérieurement, — quatre murs recouverts par un toit. — Telle qu'elle est, nous l'acceptons avec plaisir, d'autant plus que le temps devient encore menaçant et que la pluie paraît imminente ; nous nous hâtons de nous y établir le plus confortablement possible et d'y transporter notre menu bagage et nos vivres, qui échapperont ainsi aux attaques des *train dogs* ou chiens de traîneau, qui errent autour de nous en grand nombre. »

« Ces *train dogs* ne semblent pas appartenir à une race bien définie. Dès l'âge d'un an, ils sont mis en service et ils peuvent être utilisés jusqu'à sept ou huit ans. Quelques-uns ont une grande valeur et coûtent jusqu'à 30 livres. Ils sont d'une résistance extraordinaire ; ils peuvent traîner tous les jours, pendant douze heures, un poids

moyen de 100 livres, et ils se contentent, en arrivant le soir à l'étape, d'un poisson sec ou d'un peu de *pemmican*. Dans les tourmentes de neige les plus violentes, lorsqu'ils connaissent la route, ils peuvent la retrouver. On les guide à la voix, et, chose curieuse, tous ceux qui s'en servent, Anglais, Métis, Indiens même, ne leur parlent que français; bien souvent ce français est le seul que connaissent ceux qui l'emploient. Depuis les confins de l'océan Glacial jusqu'aux bords du lac Supérieur, on se sert des termes *Marche donc! Hue! Dia!* — Ordinairement ces chiens sont attelés quatre ensemble à la file l'un de l'autre.

« A six heures nous allons partager le dîner des Pères, dont le produit de notre chasse d'aujourd'hui, qui a été confié à une vieille femme métisse, chargée de la cuisine, forme le fonds. Pendant notre repas, l'orage attendu éclate; c'est avec un vrai sentiment de bien-être que nous l'entendons gronder au dehors toute la soirée, tandis que nous sommes à l'abri dans la petite pièce basse où, tout en fumant notre pipe, nous causons avec les bons Pères.

« La mission Saint-Laurent n'a pas plus de 400 habitants, tous métis français et saulteux, vivant du produit de leur chasse et de leur pêche. Malgré leurs efforts, les Missionnaires n'ont pu arriver à les décider à cultiver le sol, pourtant très fertile. Les Pères ont un jardin qui leur fournit en abondance tous les légumes d'Europe. Les pommes de terre plantées vers le 15 mai peuvent être récoltées au bout de quarante jours. Les autres légumes ne se sèment que vers le 1er juin. Le sol, à cette époque, n'est guère encore dégelé qu'à environ 2 pieds de profondeur. Les choux exigent des soins spéciaux; on les sème dans des boîtes vers le 15 mai, et ce n'est qu'un mois plus tard qu'on les transplante en pleine terre.

« Généralement les métis sont doux et paisibles, faciles à instruire. Les familles sont très nombreuses ; ainsi, à Saint-Laurent, il y en a tout au plus une trentaine. Les enfants, au nombre d'environ cinquante, suivent tous les cours de l'école, tenue par le frère lai, un Irlandais qui parle admirablement français. Il enseigne à ses élèves à écrire et à lire en français et en anglais, le calcul, un peu de grammaire et d'histoire. Un de ces enfants, âgé de neuf ans, a lu couramment devant nous quelques lignes de français, puis quelques lignes d'anglais, dans deux ouvrages ouverts au hasard.

« Malheureusement, il est presque impossible d'empêcher qu'il n'emploient entre eux autre chose que le saulteux, et ils n'arrivent que rarement à parler facilement une autre langue.

« Le territoire confié au P. Camper s'étend sur les deux rives du lac Manitoba, et à plus de 200 milles au nord. Sur ce large espace, il n'y a pas plus de 600 sauvages ; mais ils vivent en familles isolées et, comme je l'ai noté déjà, ils sont difficiles, par suite même de cet état de dispersion, à évangéliser.

« On pourrait être tenté de s'étonner du chiffre restreint de la population aborigène, en général, eu égard à l'étendue des contrées qu'elle habite, mais il ne faut pas oublier que les deux sources d'alimentation des sauvages du nord de l'Amérique sont la chasse et la pêche. Ils en vivent exclusivement et ne peuvent donc augmenter, comme nombre, au-delà de certains rapports minimes entre la superficie habitée et le chiffre des habitants, surtout si l'on considère les régions où la rigueur du climat diminue les ressources et augmente les besoins. De plus, le chiffre de la population se trouve périodiquement affaibli par les épidémies, la guerre ou la famine.

« De ce qui précède, on arrive à cette conclusion forcée

que les Indiens demeurés à l'état de peuples chasseurs disparaîtront à mesure que la civilisation avancera, par la destruction de leurs moyens d'existence ou par l'absorption dans la race envahissante.

« 3 septembre. — C'est aujourd'hui dimanche. En attendant l'heure de la messe, je vais me promener aux alentours. Le pays est vraiment sauvage ; à quelques pas de la mission, j'observe curieusement les allées et venues de trois pluviers qui se promènent gravement autour d'une mare, sans paraître se soucier de ma présence ; puis, un canard sauvage vient tranquillement s'abattre sur une flaque d'eau, à dix pas, et ne semble non plus prendre aucun souci de moi.

« Je me rends à l'église, une pauvre petite bâtisse en bois, mais que les bons Pères trouvent superbe ; elle n'a été bâtie qu'il y a deux ans, avec le produit de souscriptions péniblement recueillies ; auparavant ce n'était qu'une misérable cahute en bois et en terre. Pendant la saison des pluies la terre était entraînée, l'eau entrait partout et le sol battu devenait une boue noire et gluante.

« Les fidèles sont nombreux et assistent à l'office avec recueillement. A la fin de la messe, le P. Camper prononce un petit sermon, en français d'abord, puis en saulteux qu'il semble posséder admirablement. Cette langue harmonieuse et sonore, il la parle avec toute l'emphase et les gestes qui caractérisent les Indiens.

« Après la messe, le dîner ; puis nous allons visiter le lac, qui se trouve à 1 mille et demi de la mission. Dans sa plus grande largeur il a environ 35 milles et sa longueur est bien près de 150 milles. Cette immense étendue d'eau produit un magnifique effet. La côte, assez découpée, est, dans maints endroits, garnie d'une belle végétation ; les vagues viennent se briser sur la plage parsemée de

rochers de granit, avec un bruit pareil à celui de la mer; parfois, sur ce grand lac, il s'élève des tempêtes dangereuses pour les légers canots et les barques qui se laissent surprendre au large par l'ouragan. En divers endroits, sur le rivage, on trouve des sources salines très riches, qui pourront avoir de l'importance quand, comme la nature du pays semble l'indiquer, l'élève du bétail aura pris du développement. Sur la côte ouest, il existe des dépôts de lignite considérables.

« 4 septembre. — De bonne heure nous prenons congé de nos hôtes, non sans les avoir remerciés de leur charmant accueil, et nous nous dirigeons sur Oak-Point, à 6 milles à peine de la mission, au nord, et où se trouve un poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson. La route est facile, le temps magnifique; tout en marchant nous tuons quelques poules de prairie, qui se lèvent devant nous; vers dix heures, nous arrivons chez Abraham Mac Leod, un métis catholique avec lequel nous avons fait connaissance hier à la sortie de l'église, et auquel nous avons donné rendez-vous pour nous conduire dans les grands marais au-dessus de Oak-Point, bordant le lac Manitoba. »

Enfin, M. de Turenne nous parle de la rencontre qu'il fit du P. Lacasse près de Chicoutimi. Voici ce qu'il en dit :

« 16 novembre. — J'ai fait la connaissance à bord d'un Missionnaire, le P. Lacasse, qui arrive du Labrador, où il a fait un séjour de près de deux ans. Pendant tout ce temps, il n'a pu avoir la moindre communication avec les régions civilisées et l'on avait presque perdu tout espoir de le jamais revoir. Il est revenu en assez bonne santé, ne songe qu'à aller retrouver ses chers Esquimaux et à essayer de recueillir, une seconde fois, les documents

nécessaires pour la composition d'un dictionnaire de la langue parlée par les habitants des régions glaciales. Il avait, en effet, assemblé, durant les deux dernières années, les notes indispensables, et il les avait, avec son léger bagage, mises à bord d'un baleinier sur lequel il avait pris passage pour revenir au Canada. Mais, tandis qu'il attendait le départ du navire, un aviso de l'État étant venu dans les parages où il se trouvait, le commandant l'avait engagé à partir avec lui. Le père avait accepté avec reconnaissance; fort heureusement, car le baleinier, quelques jours plus tard, se mettait en route et se perdait corps et biens. Le bagage du Missionnaire et le fruit de ses longues veilles et de ses travaux, qu'il avait négligé de reprendre, avaient été engloutis comme le reste.

« Au moment d'appareiller, le capitaine nous propose de nous faire réveiller, le P. Lacasse et moi, quand nous arriverons aux rochers tant célébrés des caps Trinité et Éternité, qu'il faut absolument que nous voyons. On me l'a dit déjà, mais je lui fais observer que, comme la nuit dernière, nous y passerons quand l'obscurité sera telle encore, que nous ne pourrons rien distinguer. A cela, il me répond qu'aujourd'hui la lune sera suffisante pour nous éclairer, et nous acceptons son offre obligeante.

« A cinq heures du matin, le pilote, suivant les instructions qu'il a reçues, nous fait effectivement réveiller et nous montons sur le pont. Mais, de la lune promise, point d'apparence. C'est à peine s'il nous est possible d'entrevoir les deux masses sombres, hautes de 1500 pieds, qui surplombent la rivière en cet endroit. Au lieu de regagner nos cabines, nous continuons à nous promener sur le pont, marchant rapidement pour nous garantir du froid. Petit à petit, aux lueurs de l'aurore, les objets deviennent visibles et je puis me faire une idée assez

exacte de cette grande rivière si vantée, qui coule presque en ligne droite entre deux énormes murailles de micaschiste et dont on a vainement, dans la portion où nous nous trouvons, cherché à trouver le fond. Presque partout les rochers sont absolument dénudés ; dans les rares anfractuosités poussent seulement quelques bouleaux et quelques sapins rabougris. Tout, dans cette nature, est immense, sombre, glacial, désolé.

« Au lever du soleil, nous doublons la pointe la Boule, qui rétrécit singulièrement la rivière ; les murailles de rochers qui la bordent ont des sommets mamelonnés d'un aspect assez bizarre, mais qui n'offrent toujours presque aucune trace de végétation ; puis, nous arrivons à une petite baie, l'anse à l'Eau, où nous abordons.

« Il y a là quelques maisons avec une trentaine d'habitants à peine, et qui semblent placées comme un nid dans les rochers. L'endroit est très pittoresque ; autrefois on y voyait plusieurs scieries appartenant à la maison Price ; il n'y en a plus qu'une aujourd'hui. On a installé sur l'emplacement de l'une de celles qui ont été abandonnées un établissement de pisciculture pour élever des saumons et qui paraît avoir bien réussi.

« Le P. Lacasse nous quitte, il doit remonter la côte nord du Saint-Laurent pour aller gagner une mission établie chez les Indiens Montagnais, et le bateau à vapeur ne tarde pas à se remettre en marche. »


